

# Une foire à la musique classique avec Ivry Gitlis

L'IDEE était charmante, le résultat est plus décevant. Ivry Gitlis, le bohème du violon classique, voulait improviser une petite sauterie musicale réunissant ses amis interprètes au Théâtre des Champs-Élysées. Il oublia seulement de bien organiser l'affaire. La salle était à moitié vide samedi, elle fut à moitié pleine dimanche.

C'est dommage et paradoxal. Car chacun des artistes invités aurait pu à lui seul remplir le Théâtre des Champs-Élysées. Réunis ils n'ont remporté qu'un demi-succès.

En fait, je crains que Gitlis n'ait fait peur au public. C'est le plus impénitent bavard du monde musical. Il joue plus volontiers du micro que du violon. Il adore raconter sa vie, mais sait moins bien parler. Il patauge dans les mots, s'entortille dans les phrases, accompagne ses harangues en dansant un petit ballet. Il se trémousse, la main sur le cœur, la sensibilité à fleur de peau, le sourire en coin, la larme à l'œil selon l'humeur du moment ou le goût du public. Or le public me paraît avoir un solide bon sens. Le ton copain-copain n'est pas forcément un gage de qualité, pas plus que l'accoutrement. Ce n'est pas en se déguisant, en endossant un uniforme tenant du petit soldat de Mao ou de la mari-nière de mataf en bordée que l'on joue mieux Beethoven. L'habit ne fait pas le talent. Et Gitlis n'a guère été suivi dans ses fantasmes de Carnaval.

Aucun de ses invités, sauf Léo Ferré venu faire un extra diman-

che, n'a paru posséder ses goûts pour le travesti ni ses dons de bateleur et sa vocation de camelot bonimenteur. Il cherche à nous taper sur le ventre. Ses amis les plus fréquentables se sont contentés de nous toucher au cœur. Merveilleux I Solisti Veneti. Ces solistes de Vénétie ont Vivaldi dans le sang et leur association avec nos propres virtuoses est éblouissante. Jacques Chambon, hautbois, Michel Debost, flûte, nous ont enthousiasmé. De même Michel Portal, clarinetiste, et Georges Piudermacher au piano, dans la sombre et secrète sonate de Brahms, opus 120 numéro 2. Enfin il y eut Gitlis jouant Beethoven avec Tamas Vasary et Tartini avec I Solisti Veneti. D'un coup, j'ai oublié ses jacasseries, son exhibitionnisme qui m'insupportent. On peut toujours être horrifié par son style bizarre, ses relents tziganes. Mais je dois à la vérité de dire qu'ils m'ont paru moins nauséabonds que par le passé. De plus, mieux vaut le mauvais goût que pas de goût du tout. C'est ce qui permet d'aimer, et Gitlis et ce genre de fantaisie au débraillé savamment étudié.

Jean COTTE.